

[kee/chi - nee/wesk] • nom

LE GRAND ESPRIT DU CÔTÉ FÉMININ DE LA VIE DE TOUTES CHOSES

KCI-NIWESQ

MAGAZINE DE L'ASSOCIATION DES FEMMES AUTOCHTONES DU CANADA

Lianne Charlie

ACCOMPLIR LA GUÉRISON PAR L'ART

RÉCONCILIATION AVEC LA TERRE : LA CLÉ DE L'ALIMENTATION

Parler aux

SURVIVANTS DES PENSIONNATS

guérison

NUMÉRO 14







SOMMAIRE

MIIGWETCH 05

Message de la chef de la direction / CEO
LYNNE GROULX

CE QUE LA GUÉRISON REPRÉSENTE POUR MOI 06

MEILLEUR SOUTIEN EN SANTÉ MENTALE 09

commence au palier fédéral

LA GUÉRISON PAR L'ART 12

LA RÉCONCILIATION AVEC LA TERRE 16

est la clé de l'alimentation

L'ACTIVITÉ PHYSIQUE 18

nourrit l'esprit

LE PAVILLON DE RÉSILIENCE DE CHELSEA 20

un lieu de guérison

LE PAVILLON DE RÉSILIENCE WABANAKI 24

PARLER AUX SURVIVANTS DES PENSIONNATS 30





BIENVENUE À LA QUATORZIÈME ÉDITION DE KCI-NIWESQ, LE MAGAZINE DE L'ASSOCIATION DES FEMMES AUTOCHTONES DU CANADA (AFAC).

CE NUMÉRO EST CONSACRÉ À LA GUÉRISON. C'est la visite du pape au Canada, plus tôt cet été, qui a inspiré ces histoires. Nous avons vu la douleur sur les visages des survivants des pensionnats qui sont venus entendre ses excuses, et nous savions que nous devons réserver un peu d'espace dans ce magazine à la recherche de moyens d'avancer.

Il y a tellement d'aspects de la colonisation qui ont laissé des traces indélébiles sur les femmes et les personnes de différentes identités de genre autochtones que représente notre organisation. Ces cicatrices ne s'effaceront peut-être jamais, mais les plaies ouvertes peuvent guérir.

Il est parfois difficile de savoir comment aborder les personnes qui souffrent encore de traumatisme à long terme. Nous avons donc parlé à Shirley David, survivante des pensionnats et thérapeute de l'Indian Residential School Survivors Society, des meilleures façons d'approcher les anciens élèves des tristement célèbres pensionnats pour leur demander de parler de leurs histoires.

Le counseling peut être un bon remède. Mais la conseillère professionnelle Angela Grier nous parle d'un changement dans le financement gouvernemental à cause duquel il est difficile pour les Autochtones d'obtenir l'aide dont ils ont besoin.

La nourriture peut être une source de guérison. Tabitha Robin, spécialiste autochtone (crie et métisse) de l'alimentation, explique que nous devons considérer la nourriture comme plus qu'un simple aliment physique. C'est un lien avec le passé, avec l'avenir et avec la terre.

Les aspects physiques de la guérison sont également d'importance critique. Lynn Lavallée, professeure métisse à l'Université métropolitaine de Toronto, explique comment l'activité physique peut nous aider à réparer les blessures spirituelles, et elle affirme que les peuples autochtones ont besoin de plus d'autonomie quant à la façon dont les sports et les loisirs sont présentés dans leurs communautés.

Il y a de la guérison dans l'art. Leanne Charlie, qui a des ancêtres Tagé Cho Hudân (peuple de la Grande Rivière), renoue avec sa culture au moyen de ses œuvres d'art visuelles, et expose les tensions créées par la colonisation. Son art préconise la réconciliation et la guérison.

Nous vous emmenons faire une visite anticipée de ce qui sera notre nouveau Pavillon de résilience, près de Gagetown, au Nouveau-Brunswick. L'aînée Alma Brooks explique comment le pavillon proposera des programmes de guérison axés sur la décolonisation. Nous retournons également à notre Pavillon de résilience établi au Québec, dont nous espérons produire des répliques un jour dans d'autres provinces et territoires du Canada.

Et nous parlons à quatre femmes autochtones éminentes de ce que la guérison signifie pour elles.

Alors, merci encore d'ouvrir les pages qui suivent. Merci de lire la quatorzième édition de Kci-Niwesq. N'hésitez pas à nous écrire à reception@nwac.ca et nous faire savoir ce que vous en pensez.

MIIGWETCH.

CE QUE LA GUÉRISON *représente pour moi*

Sheila North,

LEADER ET JOURNALISTE

ex grand chef de Manitoba
Keewatinowi Okimakanak

La guérison est aussi cruciale que la respiration. Sans guérison, la vie peut devenir très dure, très difficile. Il n'est toutefois pas toujours évident de reconnaître qu'on a besoin de guérison pour les personnes qui en ont besoin, car on peut être rongé par la douleur ou le ressentiment. La guérison est aussi un processus, et même s'il peut être lourd, le processus est nécessaire pour mieux guérir. Pour moi, la guérison signifie que je suis en meilleure santé pour les personnes que j'aime; elle me donne donc plus de pouvoir pour aider ceux qui m'entourent et prendre soin d'eux. La guérison est puissante et belle.



Marion Buller,

JURISTE MEMBRE D'UNE PREMIÈRE
NATION ET CHANCELIERE DE
L'UNIVERSITÉ DE VICTORIA

ex commissaire en chef de l'Enquête
nationale sur les femmes et les
filles autochtones disparues et
assassinées

Les membres de la famille des femmes, des filles et des personnes 2ELGBTQQIA+ autochtones (FF2EADA) et les survivantes qui se sont présentées à l'enquête nationale m'ont montré comment chaque personne guérit à sa manière et à son rythme. Ils et elles m'ont appris que la guérison exige du courage, de la patience et du soutien. Les survivantes et les membres des familles m'ont également montré (ainsi qu'au monde entier!) l'importance de la culture dans la guérison et la résilience. Je garde le souvenir de leurs leçons de douceur et de gentillesse, et je leur en suis reconnaissante.



Christi Belcourt,

ARTISTE VISUELLE MÉTISSE

En termes simples, le résultat souhaité de la guérison est le rétablissement de la santé. Je me plais à essayer d'imaginer à quoi ressemble un rétablissement de la santé pour nos communautés et nos territoires. Pour l'individu, c'est un corps et un esprit sains, une âme et des émotions saines. Pour nos communautés et notre peuple, c'est, entre autres, travailler ensemble comme une seule personne, protéger les plus vulnérables d'entre nous et en prendre soin, rejeter les modes de gouvernance coloniaux. C'est le respect des personnes trans et Deux Esprits. C'est la restauration de nos langues pour qu'elles redeviennent langues premières et des espaces cérémoniels sécuritaires pour tous.

Pour moi, la santé de nos terres et de nos eaux comprend la restauration et la protection des habitats d'espèces en péril, la protection de l'eau pour toutes les espèces, pas seulement les humains. C'est veiller à ce que les lois autochtones soient respectées et appliquées. Je rêve de rivières et de lacs sains, de plantes et de forêts saines, et d'une terre saine. Cela semble impossible, mais ce ne l'est pas. Le pouvoir du corps humain et de l'esprit et le pouvoir de guérison de la terre sont incroyables. Alors, avoir nos langues, nos cérémonies et nos connaissances des remèdes et de la guérison, c'est essentiel pour la santé de nos communautés et déterminant pour les générations à venir.

Collectivement, nous sommes en train de guérir du génocide. Mais le génocide contre notre peuple et nos terres n'a pas pris fin; chaque génération vit diverses formes de nouveaux traumatismes et doit encore faire face à des traumatismes intergénérationnels. Je prie pour qu'un jour le cycle de guérison ne soit plus nécessaire, parce que nous serons à nouveau en pleine santé.



Crystal Shawanda,

ARTISTE DE BLUES ET DE COUNTRY DE LA PREMIÈRE NATION
WIIKWEMKOONG SUR L'ÎLE MANITOULIN

La guérison, pour moi, c'est la musique. Je fais beaucoup de conférences de motivation et j'en parle. Mon thème, chaque fois que je vais parler quelque part, c'est que la musique guérit. J'ai appris de ma famille que la musique peut être comme une thérapie bon marché. On pourrait vivre la pire journée au monde et se sentir mieux en écoutant une chanson particulière. La journée en est transformée et on se rappelle que d'autres ont déjà vécu la même chose et qu'on s'en sortira bientôt. Même si je fais de la musique grand public, tous mes spectacles ont un caractère spirituel, et mes « fans » le savent. Avec chaque chanson que je chante, je communique les sentiments que la chanson contient. Et mon public m'accompagne. Souvent, après un spectacle, des gens me disent : « J'ai pleuré avec toi » et « Je me sens tellement mieux ». Parce qu'il arrive parfois qu'à l'occasion d'un de mes spectacles, des gens pleurent, puis ils dansent et se sentent beaucoup mieux en partant. C'est un peu l'intention de mes spectacles. C'est ce que je recherche.



Crystal Shawanda

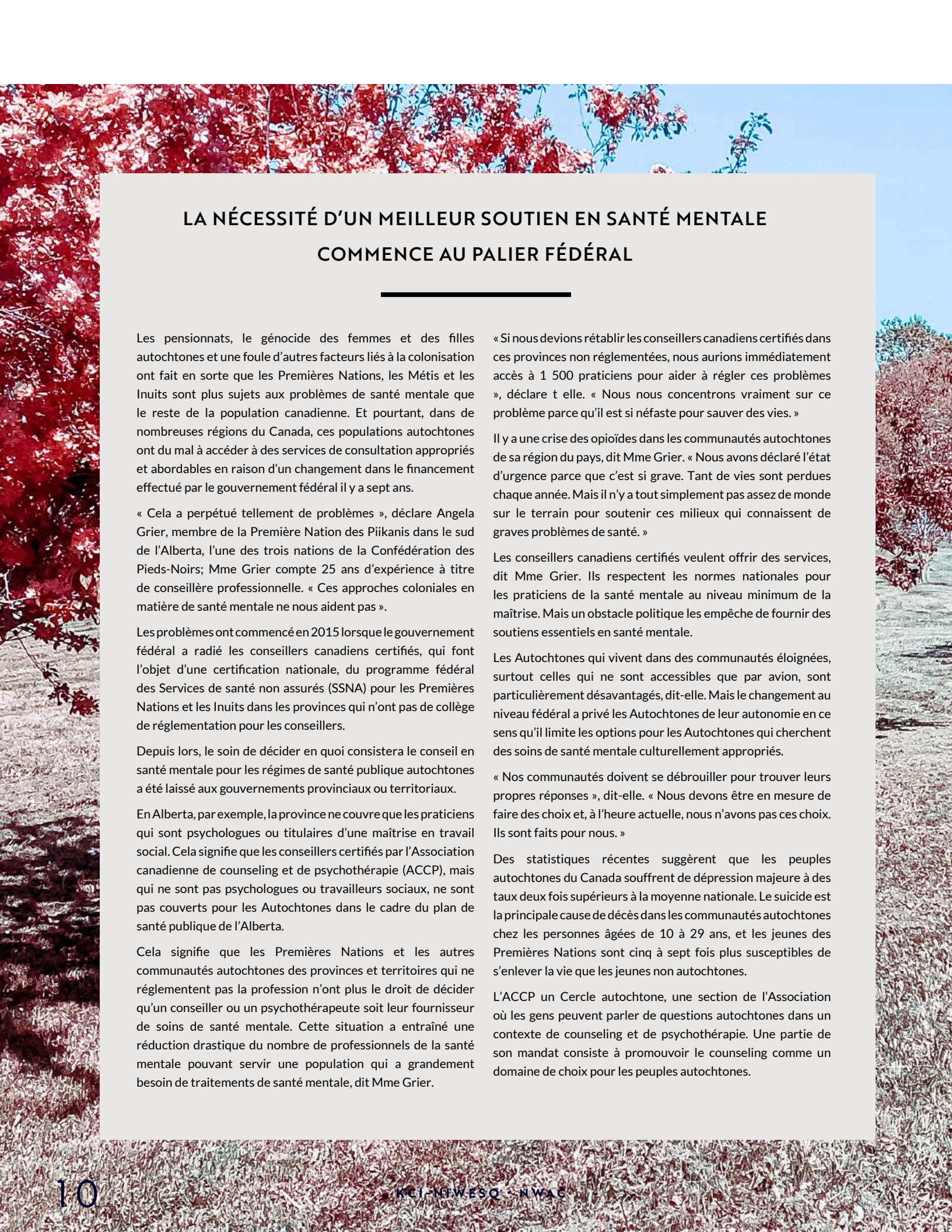


A woman with dark hair and glasses, wearing a white shirt and a beaded necklace, is holding an orange mug. The background is a simple indoor setting with a framed picture on the wall.

LA NÉCESSITÉ D'UN MEILLEUR SOUTIEN EN SANTÉ MENTALE

COMMENCE AU PALIER FÉDÉRAL

Pictured: Angela Grier



LA NÉCESSITÉ D'UN MEILLEUR SOUTIEN EN SANTÉ MENTALE COMMENCE AU PALIER FÉDÉRAL

Les pensionnats, le génocide des femmes et des filles autochtones et une foule d'autres facteurs liés à la colonisation ont fait en sorte que les Premières Nations, les Métis et les Inuits sont plus sujets aux problèmes de santé mentale que le reste de la population canadienne. Et pourtant, dans de nombreuses régions du Canada, ces populations autochtones ont du mal à accéder à des services de consultation appropriés et abordables en raison d'un changement dans le financement effectué par le gouvernement fédéral il y a sept ans.

« Cela a perpétué tellement de problèmes », déclare Angela Grier, membre de la Première Nation des Piikanis dans le sud de l'Alberta, l'une des trois nations de la Confédération des Pieds-Noirs; Mme Grier compte 25 ans d'expérience à titre de conseillère professionnelle. « Ces approches coloniales en matière de santé mentale ne nous aident pas ».

Les problèmes ont commencé en 2015 lorsque le gouvernement fédéral a radié les conseillers canadiens certifiés, qui font l'objet d'une certification nationale, du programme fédéral des Services de santé non assurés (SSNA) pour les Premières Nations et les Inuits dans les provinces qui n'ont pas de collège de réglementation pour les conseillers.

Depuis lors, le soin de décider en quoi consistera le conseil en santé mentale pour les régimes de santé publique autochtones a été laissé aux gouvernements provinciaux ou territoriaux.

En Alberta, par exemple, la province ne couvre que les praticiens qui sont psychologues ou titulaires d'une maîtrise en travail social. Cela signifie que les conseillers certifiés par l'Association canadienne de counseling et de psychothérapie (ACCP), mais qui ne sont pas psychologues ou travailleurs sociaux, ne sont pas couverts pour les Autochtones dans le cadre du plan de santé publique de l'Alberta.

Cela signifie que les Premières Nations et les autres communautés autochtones des provinces et territoires qui ne réglementent pas la profession n'ont plus le droit de décider qu'un conseiller ou un psychothérapeute soit leur fournisseur de soins de santé mentale. Cette situation a entraîné une réduction drastique du nombre de professionnels de la santé mentale pouvant servir une population qui a grandement besoin de traitements de santé mentale, dit Mme Grier.

« Si nous devions rétablir les conseillers canadiens certifiés dans ces provinces non réglementées, nous aurions immédiatement accès à 1 500 praticiens pour aider à régler ces problèmes », déclare-t-elle. « Nous nous concentrons vraiment sur ce problème parce qu'il est si néfaste pour sauver des vies. »

Il y a une crise des opioïdes dans les communautés autochtones de sa région du pays, dit Mme Grier. « Nous avons déclaré l'état d'urgence parce que c'est si grave. Tant de vies sont perdues chaque année. Mais il n'y a tout simplement pas assez de monde sur le terrain pour soutenir ces milieux qui connaissent de graves problèmes de santé. »

Les conseillers canadiens certifiés veulent offrir des services, dit Mme Grier. Ils respectent les normes nationales pour les praticiens de la santé mentale au niveau minimum de la maîtrise. Mais un obstacle politique les empêche de fournir des soutiens essentiels en santé mentale.

Les Autochtones qui vivent dans des communautés éloignées, surtout celles qui ne sont accessibles que par avion, sont particulièrement désavantagés, dit-elle. Mais le changement au niveau fédéral a privé les Autochtones de leur autonomie en ce sens qu'il limite les options pour les Autochtones qui cherchent des soins de santé mentale culturellement appropriés.

« Nos communautés doivent se débrouiller pour trouver leurs propres réponses », dit-elle. « Nous devons être en mesure de faire des choix et, à l'heure actuelle, nous n'avons pas ces choix. Ils sont faits pour nous. »

Des statistiques récentes suggèrent que les peuples autochtones du Canada souffrent de dépression majeure à des taux deux fois supérieurs à la moyenne nationale. Le suicide est la principale cause de décès dans les communautés autochtones chez les personnes âgées de 10 à 29 ans, et les jeunes des Premières Nations sont cinq à sept fois plus susceptibles de s'enlever la vie que les jeunes non autochtones.

L'ACCP un Cercle autochtone, une section de l'Association où les gens peuvent parler de questions autochtones dans un contexte de counseling et de psychothérapie. Une partie de son mandat consiste à promouvoir le counseling comme un domaine de choix pour les peuples autochtones.



En 2020, l'ACCP a mis en œuvre des normes de pratique autochtones dans son code de déontologie.

L'organisation prend la réconciliation au sérieux, dit Mme Grier, et elle a reconnu que certains aspects du travail de counseling auprès d'Autochtones doivent faire l'objet d'une attention particulière.

« C'est le cas notamment des traumatismes historiques. Il faut connaître cet aspect de l'histoire des peuples autochtones lorsqu'on travaille avec eux », dit elle.

Il est vrai que les Autochtones n'ont pas toujours été bien servis par la profession de conseiller et psychothérapeute, qui n'a pas compris leurs besoins culturels et le contexte historique de leurs traumatismes, dit Mme Grier.

Il y a beaucoup de questions et de discussions en ce moment à propos des compétences de base des praticiens allochtones pour soutenir les Autochtones, dit-elle. « Nous devons nous remettre en question les uns les autres car nous devons faire mieux. On voit actuellement presque tout le monde, y compris l'American Psychological Association, qui est vraiment le summum pour une grande partie du travail que nous faisons, présenter des excuses aux peuples autochtones et les personnes de couleur. »

Reconnaître les différents besoins des Autochtones en matière de santé mentale est un grand pas vers l'amélioration, dit Mme Grier.

Mais il faut aussi veiller à ce que des conseillers et des psychothérapeutes soient disponibles

pour servir les communautés autochtones.

C'est pourquoi l'ACCP lance une campagne visant à convaincre le gouvernement fédéral d'annuler le changement de politique de 2015 et de payer à nouveau les conseillers canadiens certifiés pour leurs services dans le cadre du programme des SSNA pour les Premières Nations et les Inuits. Le coup d'envoi sera donné par une campagne de rédaction de lettres dans la semaine précédant la Journée nationale de la vérité et de la réconciliation.

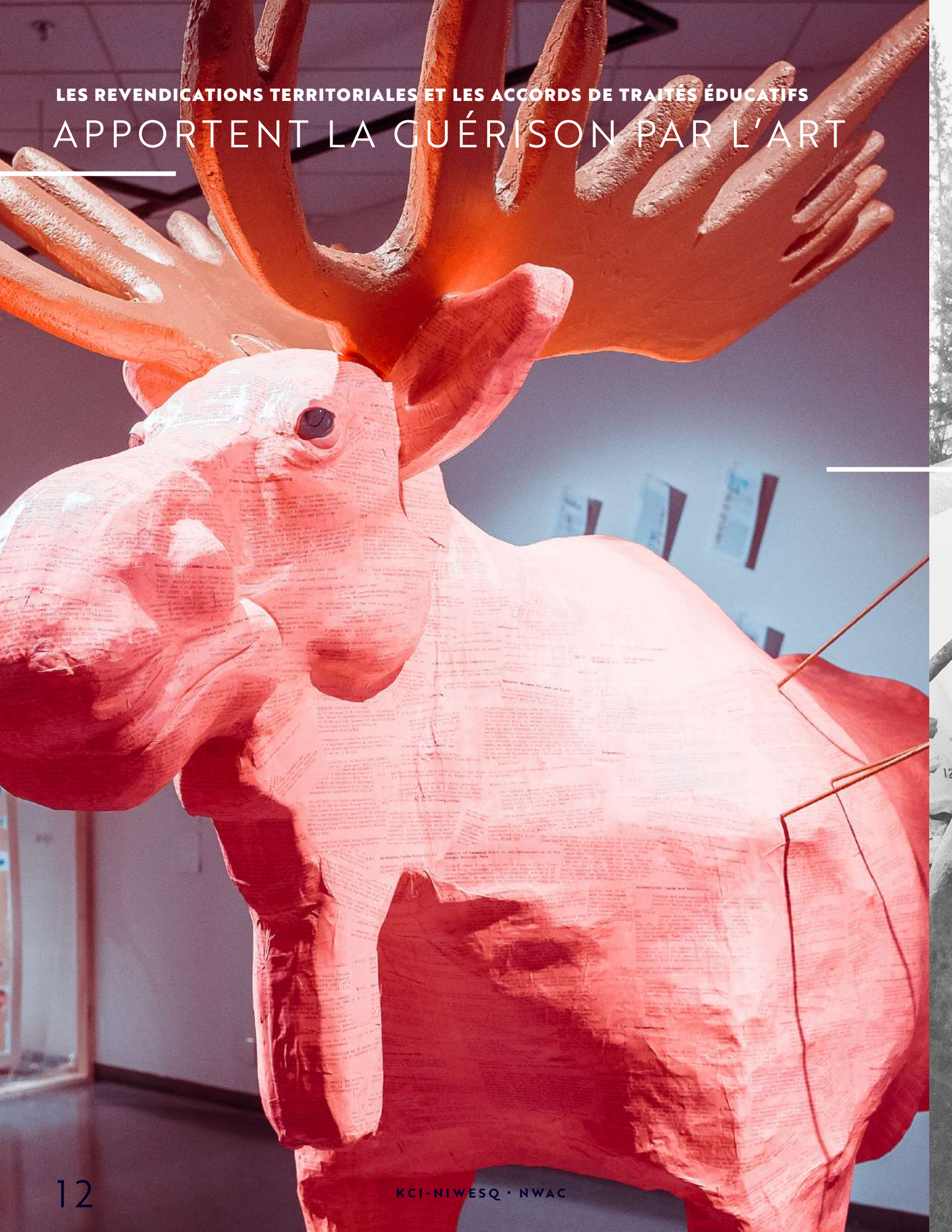
« Cette question constitue une atteinte à nos conseillers et psychothérapeutes autochtones et à leur droit de travailler et de pratiquer », déclare Mme Grier. « Dans ce sens, c'est une politique discriminatoire. »



LE CHANGEMENT AU NIVEAU FÉDÉRAL A PRIVÉ LES AUTOCHTONES DE LEUR AUTONOMIE EN CE SENS QU'IL LIMITE LES OPTIONS POUR LES AUTOCHTONES QUI CHERCHENT DES SOINS DE SANTÉ MENTALE CULTURELLEMENT APPROPRIÉS.



- ANGELA GRIER



LES REVENDICATIONS TERRITORIALES ET LES ACCORDS DE TRAITÉS ÉDUCATIFS APPORTENT LA GUÉRISON PAR L'ART



Lianne Charlie

ON DIT QU'UNE IMAGE VAUT MILLE MOTS; CE NE POURRAIT PAS ÊTRE PLUS VRAI POUR LIANNE CHARLIE, QUI POSITIONNE SOIGNEUSEMENT SON ART DE MANIÈRE À SUSCITER DES CONVERSATIONS IMPORTANTES SUR LES REVENDICATIONS TERRITORIALES, L'HISTOIRE ET LES DROITS DES AUTOCHTONES.

Du côté de son père, Mme Charlie a des ancêtres Tagé Cho Hudän (les gens de la Grande Rivière) du peuple de langue tutchone du Nord, au Yukon. Du côté de sa mère, elle a des ancêtres danois et islandais et elle est Canadienne de troisième génération.

Bien que née à Whitehorse, au Yukon, Mme Charlie a grandi à Victoria, en Colombie-Britannique, dans une culture majoritairement coloniale. En 2016, elle est retournée au Yukon pour renouer avec son patrimoine autochtone. Aujourd'hui, elle fait partie du personnel enseignant au Centre de recherche et d'apprentissage Dechinta et elle est titulaire d'un doctorat en politique autochtone; elle enseignait auparavant les sciences politiques au Yukon College.

Mme Charlie est surtout connue pour son original mâle grandeur nature, en papier mâché rose vif. Cette œuvre puissante suscite des conversations importantes, non pas pour sa couleur, mais pour ce qui est inscrit sur sa peau : l'Accord cadre définitif, qui sert de guide pour la conclusion de traités modernes au Yukon.

« L'art enseigne et aide à révéler certaines de ces tensions qui ont des impacts très réels », dit Mme Charlie. Elle fait œuvre d'éducation par l'art, qui, à son tour, fait avancer la réconciliation et la guérison des peuples autochtones.

« Mes œuvres dépeignent et matérialisent les réalités des traités modernes, qui peuvent nous sembler vraiment abstraites et déconnectées. C'est en grande partie par l'intermédiaire de technocrates des traités modernes et d'avocats que nous comprenons les traités. Alors, mes œuvres aident notre peuple à comprendre ce que nous avons signé, ou à quoi nous avons consenti. »

Une ceinture de bébé en papier, réplique d'un vêtement traditionnel des Tutchone du Nord utilisé pour porter un enfant est une pièce particulièrement importante pour le processus personnel de compréhension de Mme Charlie. Dans cette pièce, elle a garni la ceinture de morceaux de la Placer Mining Act [loi sur l'exploitation par



lavage de « placers », ou gisements alluvionnaires] et de cartes de revendications territoriales de Little Salmon/Carmacks.

Tandis que ses autres projets examinent les « impacts collectifs des traités modernes » et d'autres « questions plus importantes », cette ceinture de bébé était pour Mme Charlie une œuvre de réflexion personnelle lorsqu'elle s'est rendu compte que l'endroit où elle avait tenu une cérémonie après la naissance de son fils avec le placenta qui l'avait nourri est en fait située sur une terre de catégorie B, en vertu de la revendication territoriale.

« Cela signifie que la Couronne détient les droits miniers pour cet endroit. Donc, ils pourraient potentiellement l'exploiter s'ils y voient de la valeur », dit Mme Charlie. « Cela continue de susciter des émotions ».

Mme Charlie a fait cette découverte après avoir commandé les cartes de revendications territoriales pour créer un projet en complément de l'original rose vif. Jusqu'à ce moment-là, elle n'avait pas décidé à quoi serviraient les cartes de revendications territoriales, et n'avait aucune idée des contributions nécessaires et thérapeutiques qu'elles lui apporteraient.

« Le fait que le décret sur les revendications territoriales signifie également que la Couronne peut avoir accès à une plus grande partie de nos terres est un problème plus général », dit Mme Charlie. « Cela soulève des questions plus générales sur les revendications territoriales et leur relation avec nos modes de vie et nos pratiques autochtones. »

Étant donné qu'elle a des liens et des expériences vécues dans la culture des colons et celle des Autochtones, Mme Charlie estime qu'il est de son devoir de produire des œuvres informées. « En raison de mon propre positionnement et de la manière dont j'ai été élevée, de mon confort dans le monde des Blancs, de mon éducation et maintenant de mon travail — à cause de la plateforme que je détiens — je vois une responsabilité dans le type de travail que je produis. »

La déconnexion de son patrimoine autochtone au cours de ses premières années était le résultat direct des impacts des pensionnats. Son père, Peter Charlie, a fréquenté le pensionnat indien de Lower Post, dans le nord de la Colombie-Britannique, où de nombreux enfants autochtones du Yukon ont été emmenés.

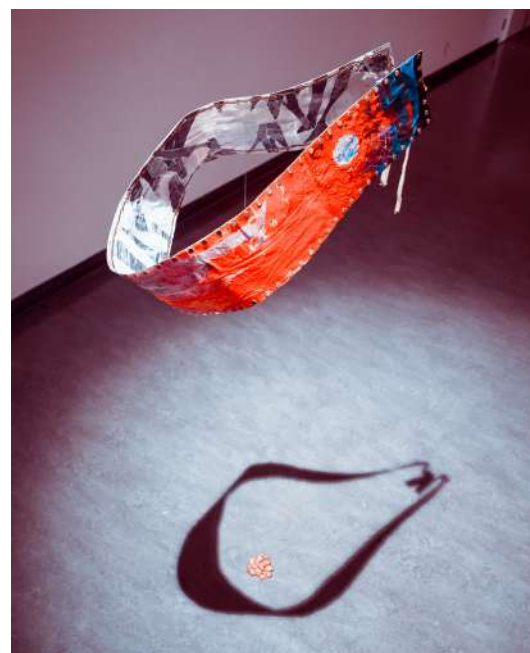
Des années plus tard, de retour au Yukon et aux prises avec des substances intoxicantes, son père a été victime d'un accident minier qui l'a gravement blessé. Il a demandé des soins médicaux pour des difficultés respiratoires, mais il a été refusé plus d'une fois. Puis, à l'âge de 35 ans seulement, quelques mois après s'être fracturé les côtes et le nez, et après s'être vu refuser un suivi médical approprié, il est mort dans son sommeil.

« Cette histoire familiale a certainement stimulé une grande partie du travail que je fais, car il n'est pas mort de causes naturelles. C'était une accumulation de l'expérience des pensionnats et du racisme, qui s'est manifestée de façon très réelle et violente », dit elle.

Tout au long de son parcours, l'art de Mme Charlie a été une expression physique du processus de reconnexion à sa culture autochtone. Ses produits finis servent à des fins utiles à plus d'un niveau. Tout d'abord en sensibilisant et en éduquant le grand public, puis en l'aidant elle-même à guérir et à naviguer dans sa « propre analogie interne d'expériences émotionnelles de déconnexion ».

« L'ART ENSEIGNE ET AIDE À RÉVÉLER CERTAINES DE CES TENSIONS QUI ONT DES IMPACTS TRÈS RÉELS. MES ŒUVRES DÉPEignent ET MATÉRIALISENT LES RÉALITÉS DES TRAITÉS MODERNES, QUI PEUVENT NOUS SEMBLER VRAIMENT ABSTRAITES ET DÉCONNECTÉES. C'EST EN GRANDE PARTIE PAR L'INTERMÉDIAIRE DE TECHNOCRATES DES TRAITÉS MODERNES ET D'AVOCATS QUE NOUS COMPRENONS LES TRAITÉS. ALORS, MES ŒUVRES AIDENT NOTRE PEUPLE À COMPRENDRE CE QUE NOUS AVONS SIGNÉ, OU À QUOI NOUS AVONS CONSENTI. »

- LIANNE CHARLIE



LA RÉCONCILIATION AVEC LA TERRE EST LA CLÉ DE L'ALIMENTATION

Les aliments traditionnels font partie intégrante de la guérison autochtone. Mais pour parvenir véritablement à la souveraineté et l'autonomie alimentaires, nous devrions nous tourner vers nos aînés, nos ancêtres, nos histoires et nos cérémonies et réfléchir à nos premiers accords sacrés.

« Quand nous mangeons, ce n'est pas seulement pour nous nourrir physiquement. C'est plus que cela », déclare la Dre Tabitha Robin (Crie et Métisse), spécialiste de l'alimentation autochtone dont la recherche doctorale explorait les méthodes coloniales qui utilisaient la nourriture comme une arme de contrôle et de pouvoir.

« C'est un lien avec notre passé. C'est un lien avec notre avenir. C'est un lien avec les territoires que nous habitons. ... Nous devrions nous préoccuper de penser à la nourriture comme étant davantage qu'une alimentation physique. »

Tout au long de ses études de maîtrise et de ses recherches doctorales, la Dre Robin a approfondi sa compréhension des émotions puissantes que suscite la nourriture et du lien avec la terre. « Les Autochtones ont été affamés, dans ce pays, délibérément », dit elle. « La faim a été introduite dans nos communautés par le biais du colonialisme ».

La colonisation a fait de la nourriture une arme; la nourriture a été retenue, détruite, rationnée et substituée, produisant des générations de personnes qui sont aux prises avec des traumatismes alimentaires et des problèmes de santé. Lorsque la menace contre les plantes fraîches et le gibier sauvage les a presque fait disparaître, comme les environnements dans lesquels ils prospèrent — et lorsqu'ils ont été remplacés par des portions insignifiantes de porc et de farine, souvent rancies, les Autochtones ont été confrontés aux conséquences impossiblement paralysantes de la soumission à la colonisation pour nourrir leurs familles.

Les chefs se sont sentis obligés de signer des traités car ils pouvaient ainsi fournir des rations supplémentaires à leur communauté et atténuer la faim récemment découverte à laquelle leur peuple était désormais confronté. La faim au sein de la communauté s'est généralisée par suite

« de la décimation des terres et des eaux, et de l'éradication délibérée d'espèces clés » par la colonisation.

« Il ne s'agit pas seulement de nourriture, mais par quels moyens le colonialisme a brisé nos familles, notre compréhension des accords sacrés que nous avions avec les plantes et les animaux, nos ancêtres et nos cérémonies. »

Les plantes, les animaux et les écosystèmes n'ont jamais été considérés comme une simple source de nourriture pour la consommation humaine; cette idée n'a été introduite que par la colonisation. Les animaux étaient des « intendants de la terre », explique la Dre Robin, ils fournissaient bien plus qu'un repas, soit la subsistance et l'équilibre.

« Le castor nous donnait des réserves d'eau douce, et le bison assurait la dispersion des graines en les transportant sur de longues distances dans sa fourrure », ajoute la Dre Robin.

Il est bien plus complexe de guérir ces détresses et de rétablir ces pratiques que de les détruire. Atteindre et maintenir la souveraineté alimentaire autochtone n'est pas aussi facile que de cuisiner des aliments traditionnels ou redonner des terres enlevées; pour parvenir à la guérison par l'alimentation, il faut d'abord guérir la terre.

« La santé de la terre est notre facteur limitant », déclare la Dre Robin. « Nous devons rétablir nos rôles et nos responsabilités dans la prise en charge du territoire. ... Avoir une meilleure réforme foncière, c'est avoir de meilleures protections de la terre pour que nous puissions manger des aliments qui proviennent de la terre et avoir accès à des terres et des eaux sécuritaires. »

À cette fin, la population du Canada doit reconsidérer « sa façon de penser à la réconciliation » et veiller à ce que chaque individu se « réconcilie avec la terre » d'abord et avant tout.

« L'une des choses les plus puissantes et les plus importantes que nous puissions faire est de commencer à activer notre rôle d'intendants », déclare la Dre Robin.





Pour aller de l'avant, il faut réfléchir à rebours, dit-elle. Nous devons nous tourner vers notre passé pour examiner comment vivre « en bonnes relations » et comment créer un équilibre harmonieux pour notre avenir. « Peu importe d'où nous venons, à un moment ou un autre, nos ancêtres ont dû dépendre de la terre pour vivre », déclare la Dre Robin.

« Notre souveraineté alimentaire repose en fin de compte sur des éléments de gouvernance plus larges, y compris des choses comme la revitalisation de la langue, les gouvernements communautaires et le rétablissement des matriarches. Ces éléments font partie intégrante de notre sécurité alimentaire et de notre capacité à nous nourrir à l'avenir », dit-elle.

Par exemple, grâce à la revitalisation des langues, nous démêlons les instructions simples de nos ancêtres, qui nous disent exactement comment chaque aliment nourrit et profite à notre corps. Plutôt que d'appeler les fruits par leur nom colonial, l'apprentissage des traductions traditionnelles crie auprès de nos aînés nous fournit les outils nécessaires pour prendre soin de nous-mêmes et de la terre, pour la guérir et nous guérir nous mêmes.

« Quand on traduit les noms des fruits en cri, ils nous disent comment le corps peut le mieux les utiliser », dit la Dre Robin, en évoquant les enseignements de ses aînés. Lorsqu'on traduit les noms des aliments, ils s'appellent par exemple mangez ceci pour être en bonne santé et mangez cela pour avoir de bons os. Les réponses sont littéralement là, dans la traduction. Il suffit d'aller voir les aînés et de les écouter. »



L'ACTIVITÉ PHYSIQUE *nourrit l'esprit*

Nourrir le corps par l'activité physique nourrit aussi l'esprit. C'est ce qu'affirme Lynne Lavallée, Ph. D., citoyenne de la Nation métisse de l'Ontario et professeure à l'Université métropolitaine de Toronto.

C'est pourquoi, selon Mme Lavallée, les peuples autochtones ont besoin de plus de possibilités de sport et de jeu physique non compétitifs, à l'échelle locale, et de plus d'autonomie quant à la façon dont les fonds publics sont dépensés pour créer ce type de possibilités de loisirs.

« Quand on est actif physiquement, on nourrit directement son esprit », explique Mme Lavallée. « C'est un enseignement traditionnel. C'est ancré dans notre compréhension. C'est dans notre mémoire du sang. Ça revient à dire que tout est interconnecté — tout ce qui est à l'extérieur de nous, tout ce qui est en nous. Nous sommes connectés à l'environnement. Nous sommes connectés aux autres. »

La roue de médecine nous montre comment l'esprit est lié à la santé physique, mentale et émotionnelle, explique Mme Lavallée, dont la thèse de doctorat portait sur les effets positifs d'un programme de taekwondo imprégné de culture sur les participants autochtones du Native Canadian Centre de Toronto.

« Si on a une pensée, elle est immédiatement traitée dans l'esprit et, si c'est une pensée négative, il arrive que le cœur s'emballe », dit-elle. « C'est juste une pensée qui nous vient en tête, mais elle se transforme en quelque chose de physique dans le corps. C'est la même chose avec l'esprit. L'esprit se transforme en quelque chose de physique aussi. »

Par esprit, précise-t-elle, elle ne parle pas de spiritualité ou de religion, mais plutôt

de l'esprit qui est en chacun de nous et dans toute la création; elle dit que l'esprit de chaque individu se connecte à d'autres esprits subconsciemment. Ces esprits peuvent être affaiblis.

« Ils peuvent être affaiblis par des traumatismes historiques, par la violence latérale, par le racisme anti-Autochtones », explique Mme Lavallée. « Nous savons donc que la mauvaise santé commence par une blessure de l'esprit. On nourrit son esprit en apprenant à connaître sa culture, en assistant à des cérémonies. On nourrit son esprit en mangeant ou en préparant une "assiette spirituelle". Et on nourrit son esprit en étant physiquement actif. »

Beaucoup d'Autochtones, qu'ils vivent dans une réserve, une petite communauté ou une zone urbaine, sont extrêmement actifs physiquement, dit-elle. L'activité physique peut être n'importe quoi, du nettoyage de la maison à la marche jusqu'à un arrêt d'autobus, en passant par la participation à des loisirs organisés ou à des sports de compétition.

Mais il existe des obstacles aux loisirs organisés qui sont amplifiés pour les peuples autochtones, dit Mme Lavallée.

Certains de ces obstacles sont d'ordre socio-économique. Par exemple, il est très coûteux d'inscrire des enfants au hockey.

Et certains obstacles sont d'ordre personnel. « Beaucoup d'Autochtones, j'en suis moi même, ont participé à une activité où ils ont été confrontés au racisme anti-Autochtones, alors ils n'y vont plus », dit-elle. « Ou encore, pour les personnes Deux Esprits ou non binaires, le problème peut être le fait qu'on ne vous attribue pas le genre qui vous convient. Parfois, on a l'impression qu'on n'est pas à la bonne place. On n'a tout simplement pas un style de vie semblable à celui de ses coéquipiers. Alors, on n'est pas à

l'aise dans de telles situations. »

C'est pourquoi il doit y avoir plus de lieux culturellement sécuritaires pour que les Autochtones puissent participer à des activités physiques organisées, dit Mme Lavallée. « Il faut plaider en faveur d'un plus grand nombre de programmes d'activité physique particuliers aux Autochtones, où la participation des Autochtones est prioritaire. »

Et ces programmes doivent être créés et gérés par des Autochtones, ajoute-t-elle.

De fait, cinq des 94 appels à l'action de la Commission de vérité et réconciliation (CVR) ont trait au sport. D'après Mme Lavallée, c'est le résultat de l'influence de Wilton Littlechild, un survivant des pensionnats et commissaire de la CVR, qui est titulaire d'une maîtrise en éducation physique et d'un diplôme en droit; il a contribué à la fondation des Jeux autochtones de l'Amérique du Nord.

Entre autres choses, la CVR a fait appel aux gouvernements pour assurer le développement et la croissance à long terme des athlètes autochtones et modifier les politiques fédérales afin de promouvoir l'activité physique et de réduire les obstacles à la participation aux sports.

Selon Mme Lavallée, qui est une ex-présidente du Cercle sportif autochtone national, le problème, c'est que les organismes sportifs ne reçoivent pas assez de financement. Ils soutiennent pour la plupart des compétitions comme les Jeux autochtones de l'Amérique du Nord ou les championnats nationaux de hockey autochtone, mais il ne leur reste pas assez d'argent pour financer toute la gamme de programmes sportifs et récréatifs dont on a besoin au niveau local.

Les organismes sportifs provinciaux et territoriaux « ont un certain montant d'argent et, lorsqu'il s'agit du financement disponible, nous nous sautons à la gorge les



IL FAUT PLAIDER EN FAVEUR D'UN PLUS GRAND NOMBRE DE PROGRAMMES D'ACTIVITÉ PHYSIQUE PARTICULIERS AUX AUTOCHTONES, OÙ LA PARTICIPATION DES AUTOCHTONES EST PRIORITAIRE. »

- DR. LYNN LAVALLÉE



LA MAUVAISE SANTÉ COMMENCE PAR UNE BLESSURE DE L'ESPRIT. ON NOURRIT SON ESPRIT EN APPRENANT À CONNAÎTRE SA CULTURE, EN ASSISTANT À DES CÉRÉMONIES. ON NOURRIT SON ESPRIT EN MANGEANT OU EN PRÉPARANT UNE "ASSIETTE SPIRITUELLE". ET ON NOURRIT SON ESPRIT EN ÉTANT PHYSIQUEMENT ACTIF. »

uns des autres », dit elle. « Nous nous battons tous pour le même argent. C'est la même chose avec l'argent du sport autochtone. »

Et elle ajoute que l'argent qui est accordé va souvent à des groupes non autochtones qui gèrent des programmes auxquels participent des Autochtones, mais qui ne sont pas spécifiquement adaptés à leurs besoins et qui, souvent, ne soutiennent pas le développement des capacités dans la communauté.

« Nous avons besoin d'un financement spécifique pour les Autochtones », dit-elle. « Cela peut donner une impression d'exclusion, mais c'est tellement important. C'est la seule façon de surmonter les obstacles à la participation des Autochtones. »

En même temps, dit Mme Lavallée, il faut qu'il y ait plus de développement d'entraîneurs autochtones et il faut faire plus d'efforts pour que les jeunes Autochtones se forment à ce genre de travail.

Des groupes non autochtones, dont Right To Play, une organisation internationale qui travaille dans le monde entier pour encourager le jeu physique, fait du bon travail en proposant des sports et des loisirs aux communautés autochtones de notre pays, dit-elle.

Mais ce sont les Autochtones sur le terrain qui connaissent le mieux les besoins de leurs communautés et qui sont les mieux placés pour offrir des programmes d'activité physique, dit le Mme Lavallée. « Il faut mettre l'accent sur l'autodétermination et la souveraineté lorsqu'il s'agit de sports et de loisirs populaires. »

LE PAVILLON DE RÉSILIENCE DE CHELSEA
UN LIEU DE GUÉRISON

LE PAVILLON DE RÉSILIENCE DE CHELSEA

DÈS QU'ELLES FRANCHISSENT LA GRANDE ENTRÉE EN PIERRE DU PAVILLON DE RÉSILIENCE DE CHELSEA ET QU'ELLES ENTRENT DANS SON ESPACE SACRÉ ET REVITALISANT, LES INVITÉES ACCÈDENT À UN LIEU DE SÉCURITÉ ET DE SOUTIEN.

L'Association des femmes autochtones du Canada (AFAC) a ouvert son premier pavillon de résilience, à Chelsea, au Québec, pendant la pandémie, ce qui lui a permis d'offrir un processus de guérison intégrale à un moment où les femmes, les filles et les personnes Deux Esprits, transgenres et de diverses identités de genre autochtones en avaient le plus besoin.

La propriété était autrefois une résidence, mais sert maintenant de lieu de guérison transformatrice. Elle compte cinq chambres à coucher, plusieurs salons et salles à manger — à l'intérieur et à l'extérieur — une piscine intérieure, un sauna, un bain à remous, des sentiers naturels, des structures de guérison traditionnelles et des espaces créatifs.

« Nous voulions construire un lieu sécuritaire où les femmes autochtones puissent séjourner pour guérir des traumatismes générationnels de la colonisation », déclare Lynne Groulx, chef de la direction de l'AFAC. « Nous les invitons à revenir au fil des saisons, pour vivre et grandir avec les changements saisonniers tout au long de leur cheminement de guérison. »

Le centre comprend un espace de création, où une douzaine de personnes peuvent s'asseoir confortablement autour d'une longue table de ferme, ce qui fait amplement place à l'émerveillement, la curiosité et la créativité. Un espace de jeu pour les enfants jouxte la salle de l'espace de création, permettant aux mères de s'adonner à des activités créatives dans un lieu réparateur sans avoir à se soucier de trouver une garderie. Les enfants peuvent se prélasser dans des fauteuils à billes, pratiquer des activités manuelles adaptées à leur âge ou faire une sieste dans l'espace attenant.

« Nous espérons recréer des espaces de création dans chaque province et territoire », déclare Mme Groulx. « L'artisanat et la création sont très importants pour la réidentification, la récupération et la guérison. »

Dans le pavillon principal, les remèdes et les éléments thérapeutiques entourent chaque pièce, offrant un lieu calme et sûr qui favorise une croissance réparatrice. Les herbes pour la purification, les tambours, les peaux d'animaux et les espaces cérémoniels sont nombreux, tandis que l'arôme de la sauge et du foin d'odeur enveloppe les invitées dans tout l'espace.

Plusieurs options d'hydrothérapie sont proposées, notamment un bain réparateur dans une baignoire traditionnelle à pattes en laiton ou un bain de pieds homéopathique prodigué par une aînée. Les salles de bains des invitées sont équipées de luxueuses baignoires creuses et de douches à l'italienne offrant de nombreuses possibilités de jets corporels et de vapeur.

La natation thérapeutique est offerte toute l'année dans une grande piscine intérieure chauffée. Les invitées peuvent compléter l'expérience par une séance de sauna ou de bain jacuzzi. Bien que situés à l'intérieur, la piscine et le sauna offrent un environnement naturel accueillant, avec des fontaines en cascade et des arbres luxuriants. Des fenêtres surdimensionnées laissent la lumière naturelle se déverser à l'intérieur et offrent une vue sur les étangs, les sentiers et les arbres. De grosses pierres « grand-père » reposent le long de la piscine; elles ont été extraites de la propriété et placées intentionnellement, reliant naturellement cet espace intérieur à l'extérieur.

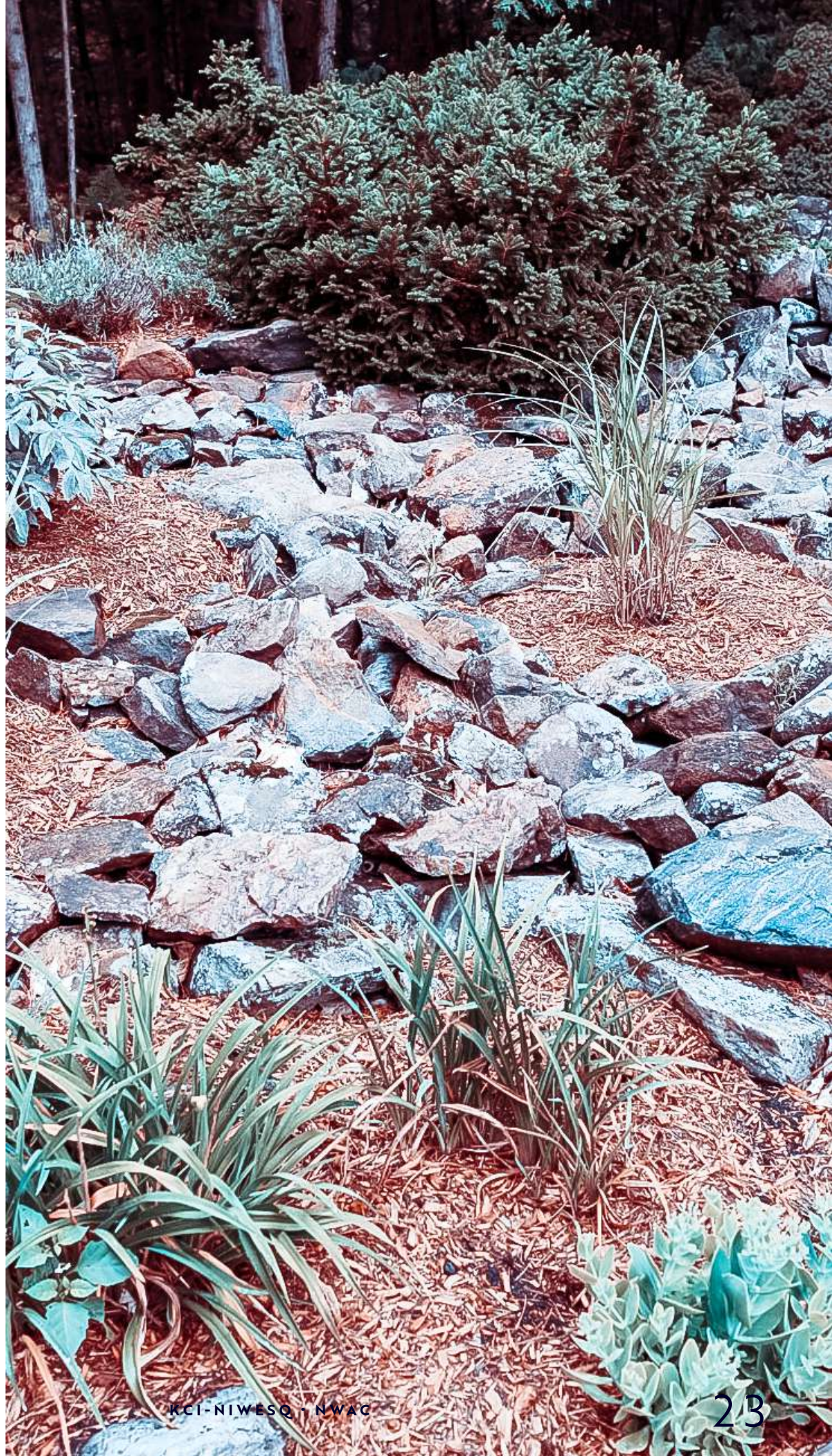
Une cage d'escalier circulaire reliant la grande suite à une zone commune inférieure est un espace dédié aux femmes, aux filles et aux personnes Deux Esprits et de diverses identités de genre autochtones disparues et assassinées (FF2EADA+). C'est un coin sombre, mais puissant du bâtiment, qui suscite de nombreuses émotions. Des œuvres d'art de FF2EADA+ et des poupées sans visage ornent la cage d'escalier. Un autre espace FF2EADA+ qui est situé à l'extérieur, près d'un tipi, comprend un espace pour le feu sacré, des herbes servant à la purification pour les cérémonies, et une robe rouge d'enfant, qui se balance doucement dans les arbres.



« NOUS VOULIONS CONSTRUIRE UN LIEU SÉCURITAIRE OÙ LES FEMMES AUTOCHTONES PUISSENT SÉJOURNER POUR GUÉRIR DES TRAUMATISMES GÉNÉRATIONNELS DE LA COLONISATION. NOUS LES INVITONS À REVENIR AU FIL DES SAISONS, POUR VIVRE ET GRANDIR AVEC LES CHANGEMENTS SAISONNIERS TOUT AU LONG DE LEUR CHEMINEMENT DE GUÉRISON. »

- LYNNE GROULX





LE PAVILLON DE RÉSILIENCE WABANAKI

GUÉRIR L'ESPRIT PAR DES PROGRAMMES AXÉS SUR LA TERRE

LE PAVILLON DE RÉSILIENCE WABANAKI QUE CONSTRUIT L'ASSOCIATION DES FEMMES AUTOCHTONES DU CANADA (AFAC) SUR LES RIVES DU FLEUVE SAINT-JEAN, AU NOUVEAU BRUNSWICK, A POUR BUT DE GUÉRIR L'ESPRIT AUTOCHTONE APRÈS LA COLONISATION.

Wabanaki signifie Peuple de l'aurore dans la langue wolastoqey. Le pavillon est situé sur une ferme de 16 acres, à la périphérie de Gagetown, et offrira aux femmes, aux filles et aux personnes transgenres et diverses identités de genre autochtones, et parfois à des hommes autochtones, un large éventail de programmes axés sur la terre.

« La colonisation a commencé en Europe et s'est étendue à d'autres pays du monde. Elle était très bien établie au moment où elle a trouvé son chemin vers ce qu'on appelait le Nouveau Monde. La guérison exige que les gens se décolonisent eux-mêmes et décolonisent leur système de croyances », explique Alma Brooks, aînée de l'AFAC, Malécite et grand-mère de la Première Nation de St. Mary's, qui dirige le projet.

« Ce n'est pas facile, surtout quand on vous a fait subir un lavage de cerveau pendant sur plusieurs générations », dit Mme Brooks. De nombreuses femmes autochtones « ont été traitées de telle manière que nous ne nous aimons pas beaucoup », dit-elle. « Nous essayons de changer qui nous sommes; dans certains cas, nous ne savons même plus qui nous sommes vraiment. Notre guérison dépend en grande partie de ce que nous pensons de nous mêmes. On est ce qu'on pense être et on devient ce qu'on croit être. »

Le pavillon de résilience Wabanaki sera le deuxième du genre ouvert par l'AFAC au Canada. Le premier se trouve à Chelsea, au Québec, et l'association espère en avoir un dans chaque province et territoire un jour.

Les pavillons sont des centres de guérison pour les femmes autochtones; ils sont créés pour répondre aux recommandations de l'Enquête nationale sur les femmes et les filles autochtones disparues et assassinées.

La maison de ferme, qui compte six chambres, fait l'objet d'une rénovation complète et sera un

« LA SANTÉ PHYSIQUE DE NOTRE PEUPLE EST UN ÉLÉMENT IMPORTANT DE LA GUÉRISON. NOUS ALLONS NOUS CONCENTRER SUR LA VALEUR NUTRITIONNELLE, EN ESSAYANT DE CULTIVER DES ALIMENTS ET D'AUGMENTER LA VALEUR NUTRITIONNELLE DES ALIMENTS QUE NOUS CONSOMMONS. »

lieu d'hébergement pour les femmes autochtones au cours de leur cheminement spirituel. Il y aura également un grand espace de création où les femmes pourront, dans le cadre du processus de guérison, créer des bijoux en perles, des jupes à rubans, des sacs médecine et d'autres objets artisanaux.

Dans un champ situé en face de la maison, on construit un lieu de rassemblement qui comprendra une cuisine commerciale et deux unités de logement supplémentaires pouvant accueillir huit autres personnes.

Ordinairement, une participante aux programmes de guérison restera au moins un mois. Les jours passés au pavillon de résilience serviront souvent de suivi pour d'autres types de traitement, y compris la réhabilitation de toxicomanes.

Bien que l'accent soit mis sur les femmes, les hommes seront également invités à participer à des programmes de jour, dit Mme Brooks. « Nous n'allons pas tenir les hommes à l'écart. La violence contre les femmes est en grande partie perpétrée par des hommes. Il est donc impossible de guérir les femmes et de ne pas considérer que les hommes ont également besoin de guérison. »

La propriété du pavillon de résilience Wabanaki s'étend jusqu'au fleuve Saint-Jean et comprend un étang artificiel et un endroit où l'AFAC développe



Alma Brooks

une agroforêt avec l'aide d'étudiants de l'Université du Nouveau-Brunswick. L'université envoie des étudiants en foresterie au pavillon, où ils effectueront un certain nombre de tâches, notamment la cartographie et l'étiquetage de la végétation sur la propriété.

Une agroforêt, explique Mme Brooks, c'est un endroit où toutes les plantes peuvent être consommées ou utilisées comme médicaments. Mais avec ses chênes à gros glands et ses érables à sucre, la forêt sera en soi un remède.

« Nous pourrions avoir un hamac ou des balançoires, ou simplement un endroit où les femmes peuvent aller pour se détendre, décompresser, écouter les oiseaux, sentir la brise et respirer les odeurs médicinales qui émanent de la Terre, où elles peuvent simplement être en présence des arbres », dit Mme Brooks. « Si on s'assoit avec les arbres pendant quelque temps, on est surprise de voir à quel point on peut ralentir son esprit. L'énergie de la forêt ralentit les pensées. »

C'est le raisonnement qui sous-tend les programmes axés sur la terre du pavillon de résilience Wabanaki.

On mettra l'accent sur la sécurité alimentaire. Il pousse déjà des aliments sur la propriété, du raisin par exemple.

« La santé physique de notre peuple est un élément important de la guérison », déclare Mme Brooks. « Nous allons nous concentrer sur la valeur nutritionnelle, en essayant de cultiver des aliments et d'augmenter la valeur nutritionnelle de la nourriture que nous consommons. »

Les remèdes traditionnels font également partie intégrante du programme. Avant même que la construction soit terminée, Mme Brooks et d'autres personnes ont cueilli des plantes médicinales et les ont apportées sur la propriété où on les transplante et on les cultive pour les récolter.

Le glyphosate, un pesticide, a été vaporisé partout au Nouveau-Brunswick, dit elle. « Il n'est pas sécuritaire d'aller chercher nos plantes médicinales n'importe où. Nous avons donc décidé d'apporter ces plantes ici pour pouvoir les utiliser et les protéger. »

On est en train de remplacer une grande et vieille grange située sur la colline par un bâtiment où les plantes médicinales pourront être déshydratées, séchées et stockées, puis transformées en huiles, teintures et formules médicinales. Les Autochtones seront invitées à rapporter certaines de ces plantes dans leurs propres communautés où elles pourront également être cultivées à des fins médicinales, dit Mme Brooks.

La culture sera au cœur des programmes du pavillon de résilience Wabanaki. Quatre tipis ont été installés. On prévoit la création d'une maison longue. Et il y aura des feux sacrés près de la tonnelle déjà en place.

Cet été, déjà, deux groupes différents ont réservé du temps sur le terrain pour des jeûnes de quatre jours. « Cela fait partie de notre cérémonial », dit Mme Brooks. « Chaque personne jeûne pour une raison différente, mais ça fait partie de l'acquisition de son baluchon et de sa connexion avec la terre. Les terres vont être bénies par les aînées qui placent ces personnes sur le terrain. »

Bien que le pavillon soit créé pour la guérison des Autochtones, il y aura des moments où des non-Autochtones seront accueillis pour venir apprendre. La ville de Gagetown et les voisins de la propriété ont été d'un grand soutien, dit Mme Brooks, et il est important d'organiser des événements auxquels la communauté locale est invitée à participer.

Le pavillon de résilience Wabanaki « est un projet très ambitieux. Nous avons besoin de beaucoup d'aide pour le mettre sur pied et le faire fonctionner », dit elle. L'une de ses premières tâches, une fois la construction de la maison terminée, sera de réunir les aînés locaux et de parler de ce que chacun peut contribuer au programme. Même s'il reste beaucoup de travail à faire, le pavillon est absolument nécessaire, dit Mme Brooks.

« Nous avons résisté et résisté sur combien de générations maintenant. Tout cela provoque du stress. Et nous venons au monde avec un stress intergénérationnel. Nous avons hérité, épigénétiquement, du traumatisme », dit-elle. « Je suis surprise que nous n'ayons pas plus d'effondrement mental. Beaucoup de gens ne font que s'accrocher d'un jour à l'autre. »





«
NOTRE GUÉRISON DÉPEND EN GRANDE PARTIE
DE CE QUE NOUS PENSONS DE NOUS MÊMES.
ON EST CE QU'ON PENSE ÊTRE ET ON DEVIENT
CE QU'ON CROIT ÊTRE. »

- ALMA BROOKS





PARLER AUX SURVIVANTS DES PENSIONNATS

COMMENCER PAR LA COMPRÉHENSION ET LA CRÉATION D'UN LIEU SÉCURITAIRE

LES SURVIVANTS DES PENSIONNATS ONT DES HISTOIRES À RACONTER. ET POURTANT, LEURS EXPÉRIENCES SONT SI PROFONDÉMENT PERSONNELLES, SI PUISSANTES, SI SUSCEPTIBLES DE CAUSER DU TORT À CELUI OU CELLE QUI LES RACONTE QUE, SOUVENT, ELLES NE SONT PAS RACONTÉES.

Shirley David, travailleuse de la santé communautaire (résolution) et thérapeute auprès de l'Indian Residential School Survivors Society, affirme que de nombreux anciens élèves des pensionnats meurent sans avoir parlé de ce qu'ils ont vécu. Certains ne veulent pas que leurs amis, leur communauté et même leur famille connaissent toute l'ampleur du traumatisme qu'ils ont subi dans leur enfance.

Mme David, qui est âgée de 71 ans, est originaire de la nation des Gitksan/Wet'suwet'en; elle a grandi avec le peuple Secwépemc. Elle est titulaire d'une maîtrise en travail social autochtone.

Mme David a vécu dans un pensionnat de l'âge de cinq ans à 17 ans; elle dit qu'il y a beaucoup de choses qu'on doit garder à l'esprit lorsqu'on demande à des survivants de revenir sur cette période douloureuse de leur vie. « Lorsqu'on approche des survivants pour parler des pensionnats, la première chose à faire, à mon avis, c'est de créer un lieu sécuritaire », dit Mme David. On peut créer cette sécurité en partie par la pleine compréhension du contexte culturel de l'ancien élève.

« On doit connaître les différents territoires dont on parle. On doit connaître le protocole. On doit connaître le processus d'approche d'un aîné dans ce territoire », dit Mme David. « Je vis dans l'intérieur de la Colombie-Britannique. Même dans notre territoire intérieur, il y a environ 15 bandes. Donc, même dans cette région, il y a différents protocoles et processus qu'on doit observer avant d'approcher un aîné. »

Les centres d'amitié sont de bonnes sources pour ce genre d'information, dit-elle. Les programmes d'études autochtones des collèges et des universités peuvent également être utiles. Et il y a beaucoup d'informations disponibles en ligne. Alors, « faites vos devoirs », dit Mme David.

Il est également important de connaître le système de croyances du survivant, dit-elle. Certains sont encore

profondément chrétiens. D'autres se fient davantage à leur spiritualité autochtone. Certains ont quitté l'église chrétienne depuis longtemps. Cela permet d'orienter la discussion.

Pour honorer la personne et ce qu'elle a à dire, apportez lui un cadeau. « Lorsque vous demandez de l'information, vous prenez son histoire pour l'utiliser », dit Mme David. « Il vous fait le cadeau de sa vérité. C'est sa vérité et celle de personne d'autre ».

Le cadeau est un moyen de reconnaître qu'ils vous donnent quelque chose de précieux.

« Par exemple, s'il s'agit d'une personne spirituelle ou culturelle, vous l'abordez en lui offrant du tabac... ce peut être une pochette, ce peut être des cigarettes. Ou ce pourrait être de la sauge ou du foin d'odeur », explique Mme David. « Ou ce peut être une couverture, peut-être du thé et des biscuits pour un aîné. Ce peut être une écharpe ou ce genre de choses ... des choses qu'ils peuvent utiliser. »

Mme David suggère d'entamer la conversation en disant : « J'aimerais en savoir plus sur le pensionnat; je ne veux pas provoquer de mauvais souvenirs, mais voici ce que j'ai entendu dire. Et si vous voulez en parler, je suis prête à vous écouter ».

L'important, c'est d'accepter la réponse qui vous est donnée. « Ici, quand on offre du tabac et que l'autre personne l'accepte, on sait que ça veut dire "oui, je peux vous parler". Et si la personne dit "non, pas maintenant", n'insistez pas, respectez-la. »

Vous devriez également faire savoir au survivant ou à la survivante pourquoi vous souhaitez obtenir cette information, dit elle. Si c'est pour un article de journal, un projet scolaire ou un travail de recherche, votre interlocuteur pourrait vouloir vous dire des choses différentes de ce qu'il répondrait si vous lui posiez la question dans l'optique de votre propre parcours de guérison.

Si vous écrivez dans le cadre d'un projet d'études ou de journalisme, dit Mme David, promettez-lui de lui donner une copie du rapport une fois qu'il sera terminé. Et tenez votre promesse.

Assurez-vous que le survivant bénéficie d'un soutien, dit-elle. Apportez une liste de ressources auxquelles il peut accéder si la discussion déclenche une forte réaction émotionnelle.

Où demandez-lui si vous pouvez vous faire accompagner d'une personne de soutien.

En Colombie-Britannique, dit Mme David, les travailleurs de soutien en santé (résolution) sont formés pour faire ce travail. « Il peut aussi s'agir d'un membre de la famille ou d'une autre personne de confiance. Mais demandez-lui s'il peut avoir quelqu'un avec lui, ou elle, qui peut s'occuper de ses besoins émotionnels et physiques.

« Sachez que beaucoup d'ainés n'ont pas parlé de leur expérience des pensionnats et n'ont même pas commencé leur processus de guérison, parce que la peur les retient. Beaucoup de nos aînés meurent sans avoir parlé des pensionnats, dit-elle. Dans certains cas, il suffit pour déclencher des émotions négatives de mentionner le mot "pensionnat" ou le nom d'un certain prêtre, d'une certaine religieuse, d'un certain enseignant ou d'un certain dirigeant scolaire. Parfois, les survivants ne veulent pas que leur communauté soit au courant. Il faut donc leur donner des options. »

Avant d'entamer la conversation, informez votre interlocuteur de la direction dans laquelle vous avez l'intention de vous diriger. Notez vos questions et passez-les en revue avant de commencer. Demandez lui s'il y a certaines choses dont il ne veut pas parler ou qu'il voudrait ajouter. « Je leur dis que je ne suis pas là pour leur faire revivre de mauvais souvenirs, je ne suis pas là pour les traumatiser », dit Mme David.

Les Blancs doivent être conscients que leur race même peut être un déclencheur émotionnel pour certains survivants des pensionnats, dit Mme David. « C'est de là que viennent les méfaits. Ayez-en conscience. Si la personne qui pose des questions est blanche, il est possible qu'elle ressemble à quelqu'un du pensionnat. C'est un élément déclencheur. Ce n'est pas contre la personne, c'est contre ce qu'elle représente. »

Enfin, quand vous avez posé votre dernière question, indiquez-le au survivant, puis laissez-le se détendre. « Vous pouvez lui offrir d'autres cadeaux, ou faire quoi que ce soit que vous devez faire, et lui dire : "Y a-t-il quelque chose que je peux faire pour vous aider à vous sentir bien?" » dit Mme David.

Dites-lui que vous prendrez de ses nouvelles ou que vous reviendrez prendre le thé avec lui ou elle dans quelques semaines, dit-elle. Et assurez-vous qu'il ou elle a facilement accès à tous les soutiens nécessaires pour affronter à nouveau les traumatismes de son enfance.

Par-dessus tout, dit Mme David, « vous devez faire en sorte que cette personne se sente spéciale, car vous ouvrez une blessure qu'elle pensait avoir couverte ».



« LORSQU'ON APPROCHE DES SURVIVANTS POUR PARLER DES PENSIONNATS, LA PREMIÈRE CHOSE À FAIRE, À MON AVIS, C'EST DE CRÉER UN LIEU SÉCURITAIRE. IL EST ÉGALEMENT IMPORTANT D'HONORER LA PERSONNE ET CE QU'ELLE A À DIRE, ALORS APORTEZ-LUI UN CADEAU. LORSQUE VOUS DEMANDEZ DE L'INFORMATION, VOUS PRENEZ SON HISTOIRE POUR L'UTILISER. IL VOUS FAIT LE CADEAU DE SA VÉRITÉ. C'EST SA VÉRITÉ ET CELLE DE PERSONNE D'AUTRE ».

- SHIRLEY DAVID



KCI-NIWESQ

est un mensuel de l'Association des femmes autochtones du Canada (AFAC). Il a pour but de mettre l'accent sur le travail de l'organisation et de raconter les histoires des femmes autochtones du Canada.

Fondée en 1974, l'AFAC est un organisme autochtone national qui représente les femmes, les filles et les personnes de diverses identités de genre autochtones au Canada, y compris les membres de Premières Nations (avec ou sans statut ou émancipées), sur et hors réserve, ainsi que les Métisses et les Inuites. Elle a pour but de favoriser le bien-être social, économique, culturel et politique des femmes autochtones dans leurs communautés respectives et dans la société canadienne.

ÉDITRICE

LYNNE GROULX
Chef de la direction de l'AFAC

RÉDACTRICE EN CHEF

JOAN WEINMAN

RÉDACTRICE PRINCIPALE

GLORIA GALLOWAY

CONCEPTRICE

KYLA ELISABETH

RÉDACTRICE

ASHLEY ESPINOZA







KCI-NIWESQ

